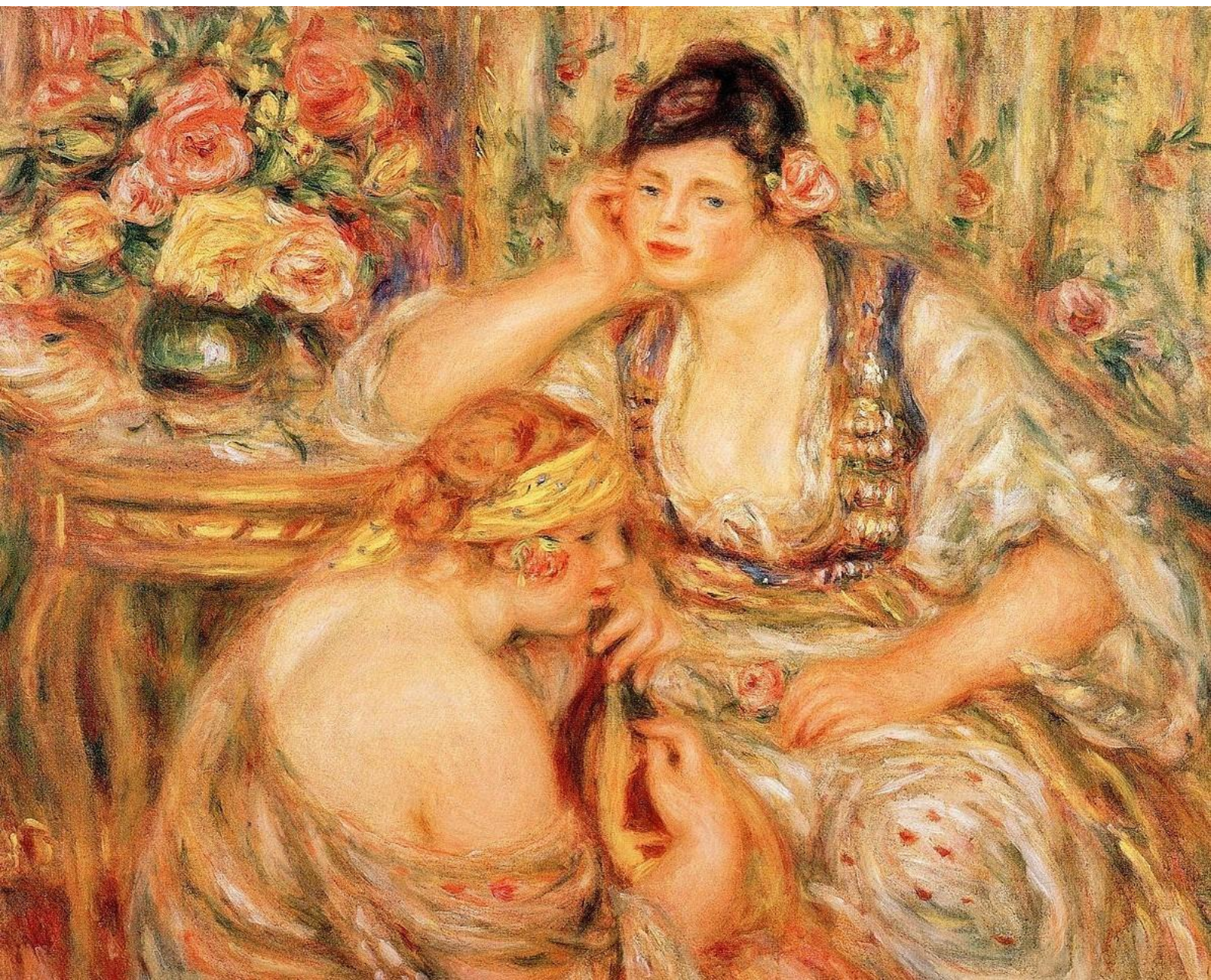


Une main sur la glace

Le concert - Auguste Renoir



Une main sur la glace, j'observe. J'observe les traits qui se tirent et s'épuisent le long de mon visage. Des formes se dessinent rudement comme des protubérances perverses qui germent sur mon corps, l'ennemi qui m'habite les hait. Mes yeux retracent le chemin de ma silhouette, animés d'une folie singulière. Ma faiblesse, ma fragilité, elle est omniprésente. Insouciante, elle me rappelle sans cesse qu'un rien pourrais briser un os, froisser un muscle, tirer du sang de l'épiderme froissé qui me recouvre. Je soulève prudemment les couches de peau qui s'échouent sur mes côtes, chacune parsemée de nuages de tonnerres, des preuves d'une lointaine métamorphose des chairs, lente et douloureuse. J'étends mes mains et laisse grandir délicatement chacun de mes doigts qui se grandissent et se tordent. Ces mains se baladent, sereinement, le long de mes cheveux, parfois soyeux, parfois huileux, une masse qui trône sur mon crane. Mes lèvres, mes joues, mon nez, mes cils, mes yeux. Je les fixe, je les admire, j'y voie la mer, le désespoir, la joie, je m'y plonge, je m'y noie. Naufragée dans cet océan de bleu, j'en oublie le temps. La cornée, lassée d'être scrutée, se rebelle et la douleur rappelle l'esprit au présent. Comme assommée, je n'y vois plus qu'une réflexion difforme, l'autre. Elle me suit, elle ne m'abandonne jamais. L'autre. Mime de mes actions, miroir de mes émotions, l'autre m'imité. Quand je me revêts, elle fait de même, maladroite et vulgaire. Du coin de l'œil, c'est elle que je vois en dernier. Elle me regarde avec dégoût, créature honnie à qui on refuse le paradis, je ne me reconnais pas en elle, elle ne me reconnaît pas non plus. Quand nos yeux se croisent, c'est l'ennemi qui prend le dessus, il jure de lui livrer bataille.

*

Trois heures que je suis assise figée devant ma toile. Vide, elle me nargue. Dans son étendue blanche je vois chaque crevasse qui attend patiemment d'être cachée sous mes coups de pinceaux. Je ferme les yeux, je me concentre, j'essaie d'invoquer quelques formes et créatures de mon imagination. Rien. Le néant abyssal qui comble mon crâne persiste, moqueur. L'inspiration n'est pas esclave de la raison. Elle vogue jusqu'à récompenser une âme perdue de son génie. Princesse de Serendip, elle m'échappe et s'éloigne ne laissant place qu'aux fidèles migraines. Alors je me lève, je pars, je marche, portée par le vent. Sans destination, sans réel but, mais animée

d'une féroce envie de créer. Chaque rue que je passe, chaque boulevard et avenue, des tableaux se dessinent. Une femme avec son enfant, un homme qui boit son saoul en terrasse, le soleil qui entame son ultime descente quotidienne et mes pas cadencés qui frappent le pavé. À chaque fois que mon reflet traître se montre, je grimace et tente d'ignorer la peur qui s'installe dans ma gorge. La crainte intime que ce soit elle, l'autre, que l'on voit quand les regards s'arrêtent sur moi. Alors le monstre que j'essaie de cacher, d'enterrer même, cette chose parasite qui obnubile mes pensées ne ferait qu'un avec moi. Alors la guerre incessante que je lui livre serait vaine, car je ne serais pas vainqueur et elle perdante, il n'y aurait que moi. Que moi, seule rescapée et écorchée.

*

Mes jambes, mes pieds, comme indépendants, continuent de me porter jusqu'à ce que j'arrive devant les grilles ouvragées d'un musée. J'entre dans cette forteresse habitée par les produits des folies créatives. Je suis fille de ces passions, fruit de leur acharnement. Chaque tableau, chaque sculpture, est l'enfant du travail et de l'amour sans limite que leur créateurs et créatrices leur ont consacrés. Par respect ou peut-être obsession, je m'attarde sur chaque détail et point de couleur. Un par un j'imprime leur empreinte, je les garde en mémoire. L'une d'elle m'interpelle. Sirène d'huile et de térébenthine, elle m'ensorcelle. Ses traits, si familier, si étrangers. Ses yeux et son sourire me rappellent les rictus des enfants, trop jeunes pour être malhonnêtes. Pourquoi, dans ce mélange de couleurs insouciant, ne puis-je m'empêcher de la voir, l'autre. Elle qui d'usage me débecte, semble ici à sa place. Au milieu des fleurs aux tons orangés, elle semble bourgeonner, comme une plante assoiffée de lumière et de vie, qui reprend des couleurs et se redresse, enfin bercée par le soleil. Elle m'invite, elle me force même à la voir. Alors, une idée, qui se plante timidement, puis persistante, finit par m'envahir. Serais-je capable, moi aussi, de la faire apparaître ? Sous des traits brusques et hésitants, oserait-elle se montrer ? Pourrais-je dompter la bête ?

*

Sur le chemin du retour, des questions ne cessent de se bousculer dans ma tête. Depuis quand la guerre est elle déclarée...Auparavant il n'y avait que moi, unique

détentrices de mon image. Amusée par le visage transformé par les ondes dansantes des flots, je ne prêtais guère attention aux détails. L'enfant s'est étiré vaguement pour former l'adolescente. Ce fut la naissance de l'autre. Quand je l'apercevais, je ne pouvais ignorer la honte, l'embarras et parfois le dégoût qui me colorait de sa vilaine couleur. Elle me ressemblait en tout point, mais elle trahissait, de sa difformité, les défauts que je voulais enfouir. Plus j'y pensais, moins je pouvais la laisser ronger petit à petit mon humeur. Peut-être ce fut il alors le premier jour d'une bataille incessante. Je préférais la blesser, la faire disparaître, quitte à ce que je sois moi-même victime. Enième dommage collatéral d'un conflit sans foi ni loi, sans lieu ni temps. L'ennemi, fier général de guerre, m'emportant dans cette quête. Je voulais qu'elle s'évapore. Que mes os se rongent, que ma peau se brise, peu m'importait. Les douleurs, les pleurs, ils se noient. La satisfaction est plus forte. Celle de l'arrogant adversaire persuadé de sa victoire car le camp adverse bat en retraite. Mais on a beau gagner la bataille, on ne gagne pas la guerre.

*

Je suis là. Pinceau à la main. Le premier coup, c'est le plus difficile, le plus violent. C'est le début. Mais la suite, c'est ce qui importe. Pouvoir continuer sans abandonner. Alors je me lance, je peins les contours, je remplis les formes. Peu à peu elle s'invite. L'autre. Elle rentre pas à pas dans sa nouvelle demeure et s'installe, taquine. L'ennemi désapprouve. Quelle grande idée, cet armistice soudain. Ce n'est pas la première fois, et les trêves ne sont pas longues. J'en suis consciente. Mais le fidèle soldat que je suis souhaite abandonner les armes. Les mots que l'ennemi susurre à mon oreille, je les ai déjà entendus de la bouche des autres. Maintenant, l'autre me semble moins lointaine. Toujours étrangère, je ne me reconnais pas en elle et elle ne me reconnaît pas non plus. Pourtant il me semble que ses yeux sont tendres. Inconnue mais bienveillante, elle me chante de venir vers elle. Je souhaite, non... je veux la connaître. Elle n'est pas exactement moi et je ne suis pas exactement elle. Deux faces d'une pièce. Je fais un pas vers l'avant. Une main sur la toile. Une main sur la glace.